

# Vendanges tardives

Rencontrer Jean-Christophe Averty, comme nous l'avons fait à trois reprises avec Jill Gasparina, rédactrice en chef associée à ce numéro (à l'INHA d'abord, qui consacrait à ce pataphysicien et grand connaisseur de la littérature surréaliste une journée d'étude, puis à deux reprises au printemps 2015 dans un café de l'ouest parisien où nous avons réalisé le grand entretien qui ouvre ce numéro), c'est d'abord rencontrer une voix, celle des **Cinglés du Music-Hall**, et son débit de paroles ininterrompues bien que hachées menu, comme les bébés qu'Averty passait volontiers à la moulinette dans **Les Raisins verts**.

Mais rencontrer Averty, c'est aussi faire la connaissance d'une époque révolue, qui avait le bon goût, contrairement à la nôtre, de tolérer une forme d'irrésolution. Où cohabitaient de Gaulle et *Hara-Kiri*, le jazz et la variété, l'insolence et le conformisme. Une époque où la télévision était alors le principal canal de diffusion, ce qui n'empêchait pas Averty et son joyeux acolyte, le Professeur Choron, de lui asséner de véritables coups de massue, ne jurant que par elle tout en la réduisant au rang d'aquarium, de séchoir ou de clapier à lapins. Une époque d'avant Bouygues et le temps de cerveau disponible, où la ménagère de moins de cinquante ans trônait en bonne place dans les génériques, mais à cheval sur son dada — post-Tzara s'entend. Une époque enfin, où il était encore imaginable de voir, à une heure décente, une adaptation de Roussel, Jarry, Jules Verne ou Tzara donc, dont Averty livra en 1976 une relecture jubilatoire, tout à la fois extrêmement sérieuse (avec son prologue, sa petite histoire de Dada et son interview de Philippe Soupault) et audacieuse, qui met en abîme le plateau de tournage dans une confusion habile du studio télé et de la scène théâtrale.

Mais ce qu'il y a de frappant chez Averty — et c'est sans doute là le moteur principal de ce sixième numéro *d'Initiales* — c'est aussi l'extraordinaire contemporanéité de son langage plastique. Un terme que cet iconophile ne renierait sans doute pas : lui qui faisait du collage et du montage son sport favori, comme le montrent les *storyboard* que nous publions ici, mais aussi les textes de Patrick Besnier, Jill Gasparina ou François Piron, qui font d'Averty un héritier indirect du surréalisme.

Avec ses trucages, et l'aide précieuse de son collaborateur Max Debrenne, JCA invente avant l'heure la surimpression, les médaillons ou le fond d'incrustation (le fameux fond bleu largement utilisé aujourd'hui par les artistes qui pratiquent l'animation ou la 3D, comme Bertrand Dezoteux qui imagine ici un dialogue inédit et hilarant entre son avatar et un Averty propulsé dans le futur) et constitue à ce titre un précurseur de l'art vidéo à propos duquel l'un de ses premiers théoriciens français, Jean-Paul Fargier, signe ici un texte.

« Metteur en pages » comme il aime à le dire, plutôt que réalisateur, Averty est aussi un excellent graphiste, comme le montrent dans ces pages Matthieu Cortat ou Céline Chip : un excellent musicien aussi, comme le rappellent Gilles Grand ou Jocelyn Bonnerave, qui au-delà de son goût immodéré pour le jazz, se servait de son oreille

musicale pour donner du rythme à ses images et ses editing visuels. *Lorsque je suis arrivé, je me suis aperçu que ce qu'on faisait était une télévision de bocal de poisson rouge. Tout se ressemblait, sans contraste. J'ai décidé de nettoyer l'écran*, raconte Jean-Christophe Averty dans « Cinéaste de notre temps », *Quand vous regardez un journal, ou une gravure, un Dürer par exemple — ces gens qui avant les cinéastes et les téléastes ont fait du noir et blanc — ils ont imprimé leurs dessins en tenant compte des plages blanches et noires pour frapper le spectateur, pour que ça leur saute à la figure. Je fais pareil. Il faut immédiatement frapper les gens, donner une grande gifle plastique aux spectateurs, car la télévision c'est un tableau vivant chez soi.*

Contemporain, Averty l'est aussi indéniablement dans sa façon de faire bégayer les motifs (nuages, cœurs, étoiles, que l'on retrouve ici dans les « tournettes » présentées en 2° et 3° de couverture, mais aussi dans les cartons qui indiquent l'entrée dans un nouveau chapitre) et les obsessions (le Père Ubu à tous les étages, au même titre que les machines célibataires de Duchamp ou les Arcadies du Douanier Rousseau), dans un flux qui annonce la contamination massive à l'œuvre sur le Net, toujours friand de « mêmes » et de marketing viral. Si bien que, si l'on osait, on ferait sans doute volontiers d'Averty le pionnier, non pas du médium télévisé (qui est né et mort avec lui), mais plutôt de la toile.

Un mot, pour finir sur la construction de ce numéro. Plutôt qu'un chapitrage thématique, c'est un parti pris formel qui a guidé son organisation, qui fait de l'apparition progressive de la couleur, jusqu'à une troisième session « fluo », un mode d'organisation comme un autre. Il s'agit d'un clin d'œil à la première émission en couleur de l'histoire de la télévision française, confiée à Averty en octobre 1967. Depuis son studio 13, Averty envoie en *prime time* comme on dit aujourd'hui, sur la deuxième chaîne de l'ORTF, son adaptation du **Croupier amoureux**. Si l'on retrouve dans cette émission toutes les lubies d'Averty (quadrillage graphique, vues en plongée, trompe-l'œil et jeux d'échelle), c'est surtout l'usage du contraste et le déploiement progressif de la couleur qui frappent. Car à cette époque, il faut faire face à un paradoxe : celui d'une technique qui prend de l'avance sur la réalité. La couleur est là, mais on ne compte que 1 500 récepteurs couleur sur le territoire français. Pour rester lisible et accessible à tous, la télévision d'Averty continue, même en couleur, de penser en noir et blanc.

Ce numéro *d'Initiales* déplie lui aussi une palette colorimétrique et théorique contrastée, qui fait tenir ensemble et sur un même plan, documents d'archives et analyses critiques, fictions et images d'artistes, toujours nombreux, que je remercie ici : d'Hippolyte Hentgen à Philippe Mayaux en passant par Brice Dellsperger, Anthea Hamilton, Florent Dubois, Florent Frizet ou Laure Mary-Couegnias.

Claire Moulène